

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=APHI&ID_NUMPUBLIE=APHI_693&ID_ARTICLE=APHI_693_0395

Relations internes et relations spatiales : James, Bradley et Green

par Mathias GIREL

| Centres Sèvres | Archives de Philosophie

2006/3 - Tome 69

ISSN 1769-681X | pages 395 à 414

Pour citer cet article :

— Girel M., Relations internes et relations spatiales : James, Bradley et Green, Archives de Philosophie 2006/3, Tome 69, p. 395-414.

Distribution électronique Cairn pour Centres Sèvres.

© Centres Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*Relations internes et relations spatiales : James, Bradley et Green**

MATHIAS GIREL

CEPPA, Université Paris I

On pourrait résumer toute une partie du débat qui opposa les monistes et les pluralistes au tournant du siècle précédent à la question : les relations sont-elles « internes » à leurs termes ou bien « externes » ? Si elles sont « internes », si un terme ne peut être saisi indépendamment de sa relation avec d'autres, et s'il « comprend » en quelque sorte l'ensemble de ses relations au reste de l'univers, il faut de proche en proche affirmer que chaque partie ne peut être comprise qu'à partir du tout unique, éternel et immuable qu'est l'Univers, ou, thèse plus raffinée, qu'à partir du Sujet absolu qui pose l'Univers. Telle serait, grossièrement résumée, la thèse du *moniste*. Si les relations sont « externes », l'univers est selon le mot de James et de B. Blood un « plurivers », une rencontre de parties indépendantes. Telle serait la thèse du *pluraliste*. Ce dernier point de vue serait représenté par James, auteur de *L'Univers pluraliste*, par l'anglais F. C. S. Schiller, mais aussi par Blood et d'autres, plus sensibles à l'idée qu'il y a sans doute différents sens de l'Un, que l'unité n'est peut-être que locale, en devenir, et qu'il y a peut-être différents ordres du réel. Une telle opposition ferait de James un théoricien des relations externes, contre ses collègues hégéliens de Harvard ; or, si elle est prise au pied de la lettre, elle est trompeuse. James ne professe pas tant une « thèse des relations externes » qu'il ne prête une attention soutenue aux différents degrés d'intimité que peuvent recouvrir les relations. Son propos n'est pas de renverser la position des monistes, mais de sortir d'un problème qui est mal posé dès le départ ¹.

* Je remercie Sandra Laugier pour son infatigable activité d'organisatrice et pour les multiples occasions qu'elle m'a données de préciser les points qui suivent lors de journées d'études à l'université de Picardie Jules Verne.

1. Pour une mise en perspective plus large du débat et une évocation des différents auteurs pluralistes, cf. J. WAHL, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Alcan, 1920 ; rééd. Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2005.

Il est vrai qu'il critique souvent une conception abstraite de l'unité :

Pour ma part, un univers qui s'enchaîne de proche en proche, et se trouve dès lors relié, plus ou moins, de diverses façons, a en lui tout ce que les faits exigent. Point n'est besoin qu'il soit « un » intégralement ².

Il est vrai également que la critique des relations internes est centrale dans un certain nombre de pensées pragmatistes. Richard Rorty, qui connaît bien le problème des relations internes pour y avoir consacré autrefois un article lumineux ³, affirme que les pragmatistes en font un trait essentiel de leur lutte anti-essentialiste :

J'appellerai anti-essentialisme cette démarche qui vise à abolir cette distinction entre intrinsèque et extrinsèque. Pour les pragmatistes, *X* n'a aucune caractéristique qui ne soit pas une caractéristique de relation, pas plus qu'il n'existe de nature intrinsèque, d'essence, de *X*. Il est donc impossible de décrire ce que *X* est réellement, si ce n'est en décrivant les relations qui existent entre *X* et les besoins, la conscience, et le langage de l'homme. Une fois évanouie la distinction entre intrinsèque et extrinsèque, la distinction entre réalité et apparence disparaît, et avec elle l'inquiétude que suscite l'existence possible de barrières entre le monde et nous ⁴.

Décrire *X*, c'est décrire un réseau de relations, mais cette trame n'est pas une propriété de la « nature intrinsèque » de *X*. Inversement, affirmer que *toutes* les relations *ne sont pas* des relations internes, ce n'est pas dire que toutes les relations sont « extrinsèques », en particulier si cela implique que l'on aurait en fin de compte des termes isolés, de purs particuliers, coupés des relations flottantes. L'idée à laquelle il faudrait résister est que les relations doivent être *ou bien* toutes « internes », *ou bien* toutes « externes ». On se demande en effet qui voudrait souscrire, au pied de la lettre, à l'une des branches de l'alternative que Vincent Descombes dessine dans *Les Institutions du sens* :

La thèse des relations internes est que *toute chose est son monde*, puisqu'une chose change dès que son monde change, tandis que la thèse des relations externes pose que *toute chose est détachable de son monde* ⁵.

2. *Lettre à Bradley*, COWJ 10, p. 530. voir en fin d'article les abréviations standard utilisées pour les œuvres de James.

3. Richard RORTY, « Relations: Internal and External », *Encyclopaedia of philosophy*, P. Edwards (dir.), Londres, Macmillan, 1967.

4. R. RORTY, *L'Espoir au lieu du savoir*, Paris, A. Michel, 1995, p. 64.

5. V. DESCOMBES, *Les Institutions du sens*, Paris, Minuit, 1996, p. 196.

Comme le remarque Descombes, toute cette discussion, fort datée, est ancrée sur un jeu purement formel des oppositions. C'était déjà le diagnostic de Dewey, dans *The Need for a Recovery in Philosophy* (1917), et plus encore dans sa *Théorie de l'Enquête* (1938). Le débat entre relations internes et externes ne trace pas une limite entre les *idéalistes* et les *empiristes*, mais se joue tout entier sur le terrain, et au profit de l'idéalisme :

La tentative qui consiste à établir le monisme à partir de l'examen de la nature d'une relation n'est qu'un pur morceau de dialectique. Tout aussi dialectique est l'effort qui consiste à établir, en partant d'un examen de la nature des relations, un pluralisme ontologique d'Ultime: *des êtres indépendants et simples*. La tentative d'obtenir des conclusions à partir de l'examen de la nature « externe » des relations fait bloc avec la tentative de déduire des conclusions à partir de leur caractère « interne ». Certaines choses sont relativement isolées de l'influence des autres choses ; certaines choses sont aisément envahies par les autres ; certaines choses sont féroce ment poussées à joindre leurs activités à celle d'autres. L'expérience livre toutes les sortes de connexions, de la plus intime à la juxtaposition la plus externe ⁶.

Le pathos de l'Un et celui du Multiple sont en fait deux faces de la même ivresse de la relation. Il s'agit d'une démarche dialectique, dialectique au sens kantien car elle engage une logique de l'apparence, dialectique au sens hégélien car elle repose sur le jeu des contraires. *Déduire* quelque chose du caractère « interne » ou « externe » des relations, c'est en faire de toute façon des essences dont on pourrait abstraire quelque propriété. Or, « interne » et « externe » ne sont pas des attributs essentiels, car s'ils l'étaient, toutes les relations seraient finalement internes, ce qui serait soit une pétition de principe – si l'on défend la thèse des relations internes – soit une contradiction – si l'on pense défendre la thèse des relations externes.

La thèse du présent article est que l'opposition factice entre James, représentant supposé des « relations externes », d'une part, et Bradley, représentant supposé des « relations internes », d'autre part, est due à une mauvaise appréhension des thèses de ce dernier. Ce premier contresens conduit alors à manquer le propos même de James.

En prenant pour fil conducteur les relations qui semblent les plus adventices, les relations spatiales, et en particulier les relations de *position*, nous allons voir que la thèse de Bradley ne porte pas tant sur l'intériorité des relations aux substances que sur le caractère *dialectique* de toute relation. Ces

6. Larry A. HICKMAN, Thomas M. ALEXANDER, and John DEWEY, *The Essential Dewey: Pragmatism, Education, Democracy Volumes 1 & 2*. Bloomington, Indiana University Press, 1998 (Notés ED1 et ED2). ED1, p. 50-51.

relations ne représentent qu'une petite partie de celles qu'inventorie James; elles n'ont pas de privilège par rapport aux autres et il y aurait lieu de poursuivre cette enquête à l'aide des autres exemples qu'il utilise parfois: « *A* coexiste avec *B*, précède *C*, succède à *D*, ressemble à *E*, se change en *F*, est à un kilomètre de *G*, connaît *H*, ignore *I*, n'a aucune relation à *J*, est meilleur que *K* »⁷. Les relations de position présentent pourtant l'intérêt pour le philosophe d'être l'occasion d'un tour de force métaphysique de la part des positions absolutistes qui avancent un axiome des relations internes: ce qui habituellement « arrive » à une chose et la laisse inchangée, être « dans », « à côté de », « à un kilomètre », devient – par une opération dont il faudra éclairer les rouages avant de les déposer – une propriété d'un tout plus vaste, d'un Absolu, d'un Espace, d'un acte constituant de l'esprit. C'est donc pour cette raison de visibilité que nous privilégions ici ce thème des relations spatiales. Pour une raison qui apparaîtra, elle, au cours de la première section, nous considérerons ensuite une autre forme de critique que James a formulée, très tôt, mais à l'égard de Thomas H. Green cette fois, dans les essais sur la perception de l'espace qui préparent les *Principes de la psychologie*. La seconde section sera consacrée à cette première ébauche de la critique du monisme des relations internes, dans les textes psychologiques sur l'espace.

§ I. RELATIONS INTERNES ET ABSOLU

Le rapport entre James et Bradley est complexe et polyphonique; il engage bon nombre de malentendus, de critiques, mais aussi d'accords parfois⁸. Pour autant, il n'est pas certain que Bradley soit l'interlocuteur principal de James sur le thème des relations internes: Bradley ne cherche pas tant à établir une thèse des relations internes, qu'à démontrer le caractère *dialectique* de toute relation, rendu plus manifeste dans le cas des relations internes que dans celui des relations externes.

Bradley et les relations internes

En effet, on lit souvent que le « classique » de la théorie des relations internes est le livre de Bradley, *Appearance and Reality*⁹. Il est vrai qu'à la suite

7. W: MEN, p. 204, 1899.

8. Cf. T. L. S. SPRIGGE, *James and Bradley*, Chicago, Open court, 1993.

9. F. H. BRADLEY, *Appearance and Reality. A Metaphysical Essay*, Oxford, Clarendon Press, 1893¹, 1897² (=AR).

de Russell, on prête à Bradley une telle théorie, et, si l'on veut donner sens aux relations internes chez Bradley, il faut sans doute distinguer plusieurs acceptions, qui, selon le sens que l'on donne au mot « interne », sont plus ou moins proches du Bradley de *Appearance and Reality*¹⁰. Le terme de « relation interne » est parfois synonyme de « relation idéale ». Une relation idéale, ce serait alors une relation dans laquelle tout est affaire de contraste, d'affinité, de différence de degré, de caractères inhérents que possèdent les choses : elle est interne à un jeu de contraires ou à une échelle de valeurs. La relation peut être interne au sens où l'existence d'un autre terme, à quoi il est lié, *est impliquée par l'existence du premier terme considéré*. Le premier type de relation interne, la relation idéale, peut-être dit « passivement interne » (elle surviendra si un tel terme B vient à exister) alors que le second peut être dit « activement interne » (ce sont par exemple les rapports de juxtaposition et d'influence). Ce peut être l'idée, nettement plus vague, que tout ce qui est dans l'univers est en quelque relation à tout ce qu'il y a d'autre dans l'univers. Bien entendu, ces différents sens se retrouvent en différents passages d'*Appearance and Reality*. Mais, de fait, il est plus fidèle au texte de Bradley de dire que *les termes et les relations sont des abstractions d'un individu plus profond qui les enveloppe tous deux*. C'est ce dernier sens qu'il développe vers la fin de l'ouvrage :

... Les relations elles-mêmes ne peuvent exister si ce n'est à l'intérieur de, et comme adjectifs d'une unité sous-jacente. Le tout qui est analysé en relations et termes peut tomber à l'arrière-plan et se trouver obscurci, mais il ne peut jamais être dissipé. Et, s'il l'était, alors les termes, tout comme les relations, périraient avec lui. Car il n'y a pas de « entre » ou de « ensemble » absolus, pas plus qu'« entre » et « ensemble » ne peuvent être de purs adjectifs d'unités existantes par soi. Les qualités, en fin de compte, ne peuvent avoir de signification que par leur inclusion dans, et leur dépendance à, un certain tout ; que ce tout soit relationnel ou non ne fait aucune différence de ce point de vue¹¹.

En ce sens, les relations spatiales, qui paraissent les plus contingentes par rapport à leur objets, comme dans l'exemple récurrent du « livre sur la table », redeviendraient des relations internes. Pourtant, comme on le voit clairement dans ce passage, parler de relations internes chez Bradley est un contresens : il ne les aborde pas avant d'avoir à répondre aux critiques de ses adversaires. Dans tous ses écrits publiés après les critiques de Russell¹², il

10. Cf. SPRIGGE, *op. cit.*, p. 430 sq.

11. AR, p. 512.

12. Cf. Peter HYLTON, *Russell, Idealism, and the Emergence of Analytic Philosophy*, Oxford, 1992, Ch. 1 et 2.

réaffirme toujours qu'il ne défend pas la thèse des relations internes. En fait, ce qui dicte tout le mouvement d'*Apparence et réalité*, c'est la distinction entre les contradictions de l'apparence et la réalité de l'Absolu, si bien que s'il y a une thèse chez Bradley, c'est celle de l'*irrélatif*, par rapport à quoi termes et relations sont abstraits.

Pour ma part, il me semble que la réalité ultime est supra-relationnelle ¹³.

Il est de ce point de vue le premier à dénoncer la fausse alternative entre les relations internes et les relations externes :

Supposer, si des relations externes sont impensables, la possibilité d'un plan de relations fondées et basées sur leurs termes, ou encore passer du rejet des relations internes à l'acceptation de la pure extériorité, semblent être des sophismes symétriques. La branche de l'alternative doit dans chaque cas, si elle doit valoir, se justifier elle-même indépendamment. Et dans aucun des deux cas, à mon sens, la justification n'est susceptible de réussir ¹⁴.

Les passages sur les relations internes ne doivent donc pas masquer le véritable objectif de Bradley. En effet, sa position sur les relations, en effet, qu'elles soient externes ou internes, est essentiellement *dialectique*.

Partout, en fin de compte, une relation apparaît comme une traduction nécessaire, mais auto-contradictoire, d'une entité supra-relationnelle ou non-relationnelle ¹⁵.

Il s'agit pour lui de montrer que tant que nous mobilisons des termes et des relations, nous sommes dans un type de pensée qui génère inmanquablement des contradictions. Pour reprendre les termes de Bradley, la relation nous donne l'apparence, non la « réalité » et la « vérité » :

Tout type de pensée relationnelle, qui se meut par l'agencement des termes et des relations, doit donner l'apparence et non la vérité ¹⁶.

Bradley, pour des raisons que James va critiquer, est donc persuadé qu'il y a dans le concept même de relation quelque chose de contradictoire : une relation sans termes serait « un verbiage » ; mais si l'on a des termes et une relation, c'est le rapport entre la « relation » et les « qualités » de la chose qui

13. F.H. BRADLEY, *Essays on Truth and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 1914, par la suite notés ETR, p. 238 (1909).

14. ETR, p. 238.

15. ETR, p. 309, n. 1.

16. AR, p. 28.

devient proprement impensable. Si elle ne relie pas les qualités, alors ces dernières ne sont pas reliées du tout, mais dans ce cas là, ce ne sont plus des qualités. Si elle les relie, nous avons besoin d'une nouvelle « connexion » et l'on entame une régression à l'infini. Jusque là, il ne serait guère besoin d'insister sur la position de Bradley, car elle engage tout à la fois une opposition naïve entre les substances et les relations et une substantification des relations, qui auraient besoin à leur tour d'être « reliées ». Le présupposé d'une telle conception est clair : être réel, c'est être un individu substantiel, et nier la réalité des relations est nier qu'elles soient des existants indépendants. C'est ce point de départ tronqué qui explique que Bradley ait été tenu pour un représentant des « relations internes » : l'axiome des relations internes, à tout prendre, lui semble moins loin de la vérité que la thèse de leur extériorité¹⁷, mais il est au fond tout aussi fautif :

Je ne puis que répéter que les relations « internes », bien qu'elles soient de loin plus vraies que les « externes », ne sont, selon moi, en fin de compte pas vraies. Il n'y a pas ici d'alternative, par laquelle on pourrait en niant une branche, en venir à affirmer l'autre ; car la vérité n'est en fin de compte pas purement relationnelle¹⁸.

En effet, le défaut intrinsèque des relations est pour Bradley beaucoup plus clair dans le cas des relations internes. Si *a* est relié de façon interne à *b*, alors la relation de *a* à *b* fait partie de la nature interne de *a*, et comme la nature de *a*, c'est ce que *a* est essentiellement, il s'ensuit que *a* n'est pas indépendant, mais ne peut être considéré que comme une partie d'une unité plus large. La relation interne est donc le lieu même d'une contradiction : elle pose le terme comme indépendant (il s'agit bien de se prononcer sur sa nature) tout en affirmant sa dépendance. Les relations internes doivent être transcendées dans une unité plus haute, dans laquelle la séparation des choses reliées, et avec elle la nature relationnelle du tout, s'évanouissent. La raison pour laquelle les relations « externes » sont critiquées, chez lui, est qu'elles ne manifestent pas la contradiction propre aux relations internes ; chaque objet *y* est pris pour ce qu'il est indépendamment de la relation, si bien que les relations externes ne sont pas aussi évidemment instables que les relations internes et risquent d'engendrer des contresens beaucoup plus difficiles à détecter. Bradley va donc faire un usage stratégique de l'axiome des relations internes contre celui des relations externes, et maintenant que sa position générale a été caractérisée, il est possible de voir comment le pro-

17. Cf. A. C. EWING, *The Journal of Philosophy*, Volume 32, 10, 1935, p. 273.

18. ETR, p. 312.

blème des relations spatiales donne une tournure particulière au débat sur les relations internes. Il y a donc deux façons pour Bradley de s'attaquer aux relations spatiales comme support possible d'un axiome des relations externes. En passant tout de suite au tout, et en adoptant une position holiste qui internaliserait toutes les relations spatiales, ou, de façon plus fondamentale, en s'attaquant à la relation elle-même.

Usage stratégique de l'axiome des relations internes

Dans l'*Appendice* d'AR¹⁹, pour montrer que toute position, telle celle de la boule de billard sur la table, n'est pas aussi externe qu'on le croit par rapport au « terme » qu'est la boule de billard, Bradley traite en détail des relations spatiales, dans un texte qui est commenté en détail par William James dans « La chose et ses relations » (1905)²⁰.

On a parfois l'impression que James dit quelque chose de très classique, un peu comme s'il se contentait d'assortir les substances de l'ontologie classique de relations qui leur arriveraient :

La feuille de papier peut être « sur » ou « sous » la table, par exemple; et dans les deux cas la relation n'engage que le dehors des termes. Les deux ayant un dehors, ils contribuent à la relation au moyen de ce dernier. Il est externe: la nature intérieure du terme n'a rien à voir avec lui²¹.

Il s'agit bien d'une relation externe, et même, avant la lettre, d'une relation survenante,

[Les choses] s'*ajoutent* les unes aux autres, et, sans aucun préjudice causé à leurs natures, toutes sortes de relations peuvent survenir entre elles²².

Que le livre soit sur la table ou dessous, on a envie de dire que cela ne change pas le livre et la table. L'objection de bon sens qui surgit aussitôt est la suivante: cela ne change rien tant que l'on se place au niveau des termes, qu'on les abstrait des autres relations dans lesquelles ils sont pris, *mais* à un niveau plus vaste, la situation, le monde, l'univers, il est sans doute possible

19. AR, p. 525-26.

20. ERE, p. 110. Nous suivons l'édition originale de 1912. [Depuis la rédaction de cet article, la traduction des *Essais d'empirisme radical*, tr. et préface G. Garreta et M. Girel, a été publiée aux éditions Agone, octobre 2005].

21. ERE, p. 110.

22. ERE, p. 110-111.

de rendre interne ce qui ne paraissait au premier abord qu'externe. Il y a alors deux solutions, une compatible avec le pragmatisme, une autre qui en fait sortir. Une première solution consiste à dire que « la situation » est différente, si bien que les éléments qui composent cette situation ne présentent pas exactement les mêmes qualités. Être interne, pour une relation, c'est être interne à un complexe de relations, et non pas à une substance aristotélicienne²³. L'enjeu sera alors de donner consistance à ce complexe, à la « situation », sans la dissoudre dans un environnement plus vaste. C'est déjà le problème de James, ce sera, plus encore, le problème de Dewey²⁴. Mais c'est également ici que se profile le risque d'une deuxième solution et c'est le moment où Bradley interviendrait : il n'y a qu'un pas entre dire que la situation a changé et dire que cela modifie profondément le grand Tout. La thèse bradleyenne, relue par James, peut alors s'écrire :

Non seulement la situation est différente quand le livre est sur la table, mais le livre lui-même est différent en tant que livre, de ce qu'il était quand le livre n'était pas sur la table²⁵.

Dans ce jeu vide entre la partie et le tout, il n'y a plus rien pour porter la *relation*, pour *occuper* la position, et si la thèse de Bradley se limitait à indiquer des différences au niveau du « tout », dont nous n'avons justement pas l'expérience, il n'est pas sûr qu'il faudrait prendre la peine de redresser cette différence qui ne fait aucune différence. Il faudrait également admettre que nous ne savons pas où se situe un objet avant d'avoir épuisé le réseau de ses relations, conclusion caricaturale, qui admet cependant une réfutation sérieuse. Dans les notes qu'il a ajoutées en 1909 à ses articles sur *La signification de la vérité*, James tente d'exorciser l'idée que connaître une chose est connaître l'ensemble de ses relations, et qu'aucune reconnaissance n'est possible sans cette connaissance préalable :

23. Voir, dans un autre registre, l'analyse essentielle pour ce point de J. Benoist : « Ainsi peut-on cerner l'identité sociale d'un individu comme constituant toujours « le même », et gagnant par là même une forme (nous avons bien dit : une forme) de substantialité, en envisageant sa stabilité par rapport à diverses relations, qui finissent par le constituer comme une sorte de « support » ontologique commun pour ces différentes relations, dans le débordement de chacune d'entre elles par rapport aux autres – aucune prise séparément ne suffit à le définir, et c'est ce qui lui fait gagner alors une certaine forme de « substantialité » « en dehors » du cadre relationnel, au lieu que celle-ci ne se résorbe purement et simplement dans le jeu d'une relation », J. BENOIST, « La position », *Quelle Philosophie pour le XXI^e Siècle*, Paris, Folio, 2001, p. 254.

24. Cf. T. BURKE, *Dewey's New Logic: A Reply to Russell*. Chicago, University of Chicago Press, 1994, chapitre. 2 et part. p. 51-52.

25. ERE, p. 111.

Si A entre et que B s'écrie : « N'avez-vous pas vu mon frère dans l'escalier ? », nous pensons tous qu'il est possible à A de répondre : « Je l'ai vu, mais je ne savais pas que c'était votre frère », l'ignorance de la fraternité n'abolissant pas la faculté de voir. Mais ceux qui, parce que les premiers faits avec lesquels nous sommes mis en contact ne sont pas en relation avec quoi que ce soit, n'admettent pas qu'ils nous soient « connus », devraient en toute rigueur soutenir que si A n'avait pas perçu de lien de parenté entre l'homme qu'il a rencontré dans l'escalier et B, il est tout simplement impossible qu'il l'ait même remarqué²⁶.

Une telle réponse serait impossible s'il fallait attendre d'avoir épuisé *toutes* les relations, même s'il faut sans doute résister à l'idée que cela donnerait accès à des termes indépendamment de toute relation. Nous allons voir bientôt que James pense que nous pouvons avoir l'expérience d'un espace sans pourtant être capables de situer cet espace dans l'Espace continu unique. Quant à celui qui prétend qu'il y a néanmoins une différence au niveau du « tout », il est cette fois à peine besoin de forcer le trait pour faire apparaître la caricature, genre dans lequel James excelle :

Il y a l'histoire des deux ecclésiastiques à qui l'on demande par erreur de célébrer le même enterrement. L'un arriva en premier et ne put aller plus loin que « Je suis la Résurrection et la Vie » que l'autre entra et s'écria : « *C'est moi*, la Résurrection et la Vie ». La philosophie absolutiste, telle qu'elle existe réellement, rappellera à bon nombre d'entre nous cet ecclésiastique. Elle semble être trop boutonnée, trop amidonnée et trop rasée de près pour parler au nom de cet immense cosmos inconscient, au souffle lent, avec ses terribles abîmes et ses mers inconnues²⁷.

L'espace comme relation entre termes inexistants

Mais la première attaque survient bien avant l'Appendice d'AR, et si la lecture de la partie « Apparence » évoque Spencer dans sa monotonie, tant Bradley ne cesse de rejouer la même opposition et les mêmes antinomies, le problème de l'espace a ceci d'intéressant, ici, qu'il semble montrer, au sein du livre de Bradley, quelle est la sortie hors du livre de Bradley. Ce dernier le formule ainsi :

L'espace est une relation, ce qu'il ne peut être ; et c'est une qualité ou une substance, ce qu'à nouveau il ne peut être²⁸.

26. W. JAMES, W : MT, 15 n. 4 ; tr. fr. p. 36.

27. ERE, p. 277-278.

28. AR, p. 31.

L'antinomie de Bradley sur l'espace est que ce ne peut être seulement une relation, mais que pourtant ce ne peut être qu'une relation. On ne voit guère pourquoi, jusqu'à ce que l'on comprenne que pour Bradley, il faut « bien arrêter quelque part », il faut bien tomber sur quelque chose qui ne serait plus de nature relationnelle.

Tout espace doit être composé de parties étendues, et ces parties sont clairement des espaces. Si bien que, même si nous pouvions considérer notre espace comme une collection, ce serait une collection de solides. La relation joindrait des espaces qui ne seraient pas de pures relations ²⁹.

Certes, il faut sans doute distinguer les faisceaux de relations que l'on peut déplier de toutes parts et la façon d'occuper un espace, mais on ne voit pas pourquoi un espace ne saurait avoir de parties qui seraient elle-même des espaces sans cesser d'être des relations.

Le propos de James, dans tous ses écrits sur l'espace est justement d'insister sur le fait que les relations spatiales sont elle-mêmes spatiales. Bradley n'accepte pas cette hypothèse, et c'est pour la même raison que l'autre branche de l'alternative semble tout aussi peu fondée :

Les termes sont essentiels à la relation, et les termes n'existent pas. Cherchant sans cesse, nous ne trouvons rien de plus que des relations; et nous voyons que nous ne le pouvons pas. L'espace est essentiellement une relation de ce qui s'évanouit en relations, qui sont en vain à la recherche de leurs termes [...] L'espace est une relation entre des termes qui ne peuvent jamais être trouvés ³⁰.

Bradley s'arrête donc ici sur une supposée contradiction qui n'en sera pas une pour James. Pour le montrer, il va falloir remonter aux *Principes de la psychologie*. La « thèse de Bradley » rencontre ici de façon frappante la thèse de Green, une autre voix dans le débat sur les relations internes qu'il faut maintenant prendre en compte. Répondre à ces deux adversaires, c'est (1) montrer que les relations spatiales sont réelles, (2) qu'elles sont perçues, et (3) que l'expérience de relations spatiales n'implique pas l'expérience ni même la connaissance de leur relations au sein d'un Espace en lequel toutes les relations spatiales, mêmes les plus externes, redeviendraient internes. Les deux premières réponses sont par là même une réponse à la thèse générale de Bradley sur les relations; la troisième est une réponse à la thèse holiste que Bradley manipule parfois de façon stratégique et que Green avance lui de façon beaucoup plus catégorique.

29. AR, p. 31.

30. AR, p. 32.

§ II. JAMES, GREEN ET L'IDÉALITÉ DES RELATIONS

Parmi les deux mouvements de fuite des relations vers un sujet ou vers une substance, il nous faut maintenant nous attarder sur le premier, qui a beaucoup occupé le jeune James.

En effet, le problème de l'espace est au cœur de sa pensée, de la fin des années 1870 jusqu'à la publication des *Principles*³¹. L'idée que James combat alors est la thèse selon laquelle toute relation ne peut être que *conçue* et non pas *perçue* directement. Il faut alors trouver un support de la relation, et l'attribuer soit à la chose, soit à un esprit qui contemple les choses. En effet, si l'idée de relation interne a été associée à l'idéalisme, c'est tout d'abord en raison de l'idée que toutes les relations seraient le produit de l'activité constituante d'un esprit. En deçà de la critique de Bradley, celle des thèses de T. H. Green est l'acte de naissance de la philosophie analytique, qui est effectivement née – entre autres – d'une critique des hégéliens anglais³². La même chose est vraie pour la pensée de James, qui a critiqué Green dans les années 1880 et Bradley quand il écrit les *Essais d'empirisme radical*.

Les attaques de T.H. Green contre le sensationnalisme ont été l'un des *topoi* du XIX^e siècle finissant. Sa très longue introduction aux *Œuvres Philosophiques* de D. Hume de 1874 est alors l'un des points de passage obligés dans toute discussion de l'empirisme. La stratégie est kantienne : Green veut montrer que les empiristes ne peuvent expliquer la genèse des relations à partir des sensations simples. Pour Green, on ne peut comprendre une sensation présente immédiate sans la relier à d'autres notions, d'immédiateté, de présence et de sensation, qui contredisent son caractère particulier. Ce que Green appelle des « conceptions formelles » et qu'il oppose aux sensations, ce sont donc d'abord des relations, et ces relations sont posées par l'esprit.

Il faut en effet insister sur la tension que Green repère entre sentiment et relation avant d'indiquer l'importance de ces remarques pour une théorie des « relations internes ». Pour Green, il y a chez Hume une tension entre le sentiment et l'étendue qui rend sa théorie de l'étendue contradictoire ; tout se passe comme s'il y avait une relation inverse entre le sentiment pris pour lui-même et le sentiment pris dans la relation :

31. Sur ce point, je me permets de renvoyer à « The Metaphysics and Logic of Psychology: Peirce's Reading of James's *Principles* », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, XXXIX (2), Spring 2003, p.163-203.

32. Cf. P. HYLTON, *op. cit.*

Ce que l'on a dit du sentiment, on doit le retirer de ce que l'on en dit en tant qu'étendu, et vice versa. En tant que sentiment, il ne porte aucune référence à quoi que ce soit d'autre que lui, à un objet dont il est la qualité; en tant qu'étendu, c'est un objet doté de qualités. En tant qu'étendu, encore, ses qualités sont des relations de parties coexistantes; en tant que sentiment, c'est une succession illimitée, et par conséquent, puisque ce n'est pas un tout possible, il ne peut avoir de parties du tout. Enfin, en tant que sentiment, il doit, à tout moment de son existence, être soit sur le même pied que la douleur, le plaisir et autres, soit – une distinction entre les impressions de sensation et de réflexion étant admise de façon injustifiable – être une couleur, un goût, une odeur, une « tangibilité »; en tant qu'étendu, c'est un « ordre d'apparences » ou une « disposition de corpuscules » qui, puisqu'ils sont prédicables indifféremment de deux de ces sensations, ne peuvent pas plus être les mêmes qu'elles que l'une des deux ne peut être la même que l'autre ³³.

Bref, Green voyait en Hume la réfutation par l'absurde d'une approche empiriste des relations spatiales :

Ce n'est pas la faute de Hume mais son mérite que d'avoir, en entreprenant de soutenir plus strictement que d'autres l'identification de l'étendue avec le sentiment, mis en évidence cette impossibilité plus clairement ³⁴.

Les sensations semblent ici trop simples pour *porter* la relation.

On voit alors comment se dessine le lien avec le holisme des relations internes : ces dernières seraient internes à l'esprit qui constitue le monde en tant que système unifié d'éléments reliés et s'impliquant mutuellement. Les particuliers sont particuliers en relation avec quelque chose d'autre, et ne sont réels qu'en tant qu'ils prennent part à cette relation. De la même façon, les catégories ne sont catégories qu'en tant qu'elles sont des formes de la relation. Particuliers et universels sont donc inter-reliés.

Nous savons que nous ne pouvons naturaliser l'« esprit humain », sans présupposer ce qui n'est ni nature ni naturel, bien que sans lui la nature ne soit pas – ce dont la désignation comme « esprit », comme « humain », comme « personnel », est d'une importance secondaire, mais qui est éternel, déterminé par soi, et qui pense ³⁵.

Il ne fait nul doute que cette position est l'une des cibles principales de James, qui a évoqué la rédaction de ses *Principles*, dans un contexte de lutte violente avec ses adversaires hégéliens ³⁶, dans un passage très célèbre :

33. *Works of T.H. Green*, Londres, Longmans, 1894; I, p. 213 [1874].

34. *Ibid.*, p. 299.

35. *Ibid.*, p. 299.

36. « Je me souviens que, quel que soit le sujet officiellement choisi pour la séance, nous nous retrouvions invariablement à nous quereller au sujet de l'espace et de la perception de l'espace », W : ECR, p. 89 – 1903.

Il y a des années, quand les idées de T.H. Green exerçaient leur plus grande influence, j'étais fort troublé par les critiques du sensationnisme anglais. Un de ses disciples, en particulier, me disait toujours : « Oui ! les termes peuvent sans doute avoir leur origine dans les sensations ; mais les relations, que sont-elles sinon de purs actes de l'intellect, venant s'ajouter d'en haut aux sensations, et d'une nature supérieure ? » Je me souviens bien du soulagement soudain que j'éprouvai, quand je m'aperçus un jour que les relations d'espace, à tout le moins, étaient homogènes aux termes qu'elles reliaient. Les termes étaient des espaces, et les relations étaient d'autres espaces intermédiaires. Pour les disciples de Green, les relations d'espace étaient saltatoires, pour moi elles devinrent dès lors ambulatoires ³⁷.

Les relations spatiales sont elles-mêmes spatiales, ce sont elles que nous percevons directement, et il n'y a nul lieu de les faire fuir vers la transcendance d'un sujet constituant. C'est parce que l'on ne parvient pas à penser la réalité des relations que l'on en vient ensuite à en faire le produit de l'activité d'un sujet transcendant à l'expérience (les termes « saltatoires » et « ambulatoires peuvent ici être rendus par le couple transcendant/immanent), si bien que la véritable réponse à la thèse des relations internes, lorsqu'elle se joue sur ce terrain, consiste à rappeler *quelle est* notre expérience de l'espace. Des relations saltatoires seraient des relations hétérogènes aux termes qu'elles relient, et si toutes les relations d'espace étaient le produit de l'activité synthétique d'un Intellect, elles resteraient « internes » à cet acte. Pour James, une telle supposition relève de ce qu'il appelle le « sophisme du psychologue ».

Relations internes et « sophisme du psychologue »

L'idéalisme des relations internes est en effet une machine à introduire des créations mythologiques : une unité absolue dont tous les particuliers seraient les parties ajustées, une unité intellectuelle qui serait le ciment permettant aux particuliers de ne pas « s'éparpiller ». Justement, une des sources du problème des relations internes est que l'on place sur le même plan toutes sortes de « savoirs-sur » les objets considérés et « notre expérience-de » ces objets. Il n'y a sans doute pas de frontière nette entre ces deux types de rapports, mais les confondre revient à renverser les termes du problème, comme James le note dans une lettre à Stumpf :

37. W : MT, p. 138-139.

La plupart des psychologues et, ce qui est pire, des gens ordinaires, semblent penser que si vous pouvez *développer* les relations d'une chose et la *définir* à l'aide de ces relations, alors elle ne peut jamais avoir eu d'autre *statut* dans l'esprit que celui de perception de ces relations. Le mouvement est donc une synthèse de *terminus a quo* et de *terminus ad quem*, avec des moments antérieurs et ultérieurs du temps, et ne peut être un sentiment simple; l'espace est une synthèse de *positions*, et non un sentiment; l'action, parce que le bonheur est une circonstance adventice de sa réussite, doit avoir été *motivée* par ce bonheur ³⁸.

Il ne faut pas confondre les propriétés relationnelles que peut nous enseigner l'approche scientifique et géométrique du mouvement, et l'expérience de ce même mouvement; l'erreur est d'injecter l'approche abstraite de l'espace, qui aurait tôt fait de nous convaincre qu'il n'y a qu'*un* espace qui enferme tous les autres, dans notre expérience *des* espaces sensoriels disparates. L'approche abstraite de la perception, que James attribue aux kantien et à Helmholtz, consiste à comprendre notre expérience de l'espace à partir de la synthèse abstraite des positions possibles. C'est ici que l'idéalisme des relations internes se cache: parce que nous essayons d'instiller dans nos expériences le point de vue de Sirius, il sera tentant de comprendre les parties de l'espace à partir d'un espace absolu, de comprendre le mouvement à partir de la trajectoire, de comprendre l'action comme relation interne entre un motif et une décision, à partir de la coquille vide que constitue le syllogisme pratique. De ce point de vue, les théories de la perception sont des machines à introduire des créatures mythologiques:

Ce n'est que lorsque nous en venons à analyser précisément les conditions de la perception visuelle que des difficultés surgissent qui ont conduit les psychologues à en appeler à des pouvoirs mentaux nouveaux et quasi-mythiques ³⁹.

Ces puissances « quasi-mythiques », ce serait celles d'un esprit inférant, produisant par son activité les relations spatiales. Cette thèse est celle, philosophique, de Green, c'est également celle, psychologique, de Helmholtz, ce qui explique que James mette finalement sur le même plan Helmholtz et Green:

Telle est la raison pour laquelle cette école en optique a été accueillie avec de telles acclamations par tous les « A-prioristes » en philosophie. L'idée d'un intellect faisant des inférences inconsciemment, jusque dans les profondeurs

38. *Lettre à Stumpf*, 15 Novembre 1884, COWJ 5, p. 533.

39. *Principles of Psychology* [= PP], 2, p. 211.

de ce qui semble n'être que de purs sentiments passifs de couleur et de forme, ne pouvait que complaire à ceux dont les préjugés sont en faveur de l'activité productrice de l'esprit ⁴⁰.

C'est justement le « sophisme du psychologue » que cette approche abstraite de la perception recouvre qui permet de lire dans notre expérience de l'espace toute notre métaphysique de l'espace :

La simple familiarité (*acquaintance*) avec l'espace est traitée sur le même plan que toutes sortes de connaissance à son sujet (*knowledge about it*), les conditions des dernières sont exigées du premier état d'esprit, et toutes sortes de processus mythologiques sont convoqués à cette fin ⁴¹.

La critique de l'approche inférentialiste fait bloc avec la critique des relations internes, car pour James, c'est l'approche transcendantalisme – comprendre une approche globalement kantienne – qui introduit l'hypothèse d'Un Espace. C'est donc en critiquant ce qu'il estime être un « sophisme du psychologue » ⁴² qu'il en vient à critiquer l'idée d'Un Espace, d'une unité continue infinie :

L'essence de la prétention kantienne est qu'il n'existe pas d'*espaces*, mais l'*Espace* – une *unité* continue infinie – et que notre connaissance de cette dernière ne peut être une affaire sensationnelle, fragmentaire, produite par addition et abstraction ⁴³.

Helmholtz et Wundt ne sont donc pas si loin de Green quand ils commentent le « sophisme du psychologue », en traitant une connaissance tacite sur le même pied qu'une connaissance explicite ⁴⁴ : ils sont conduits à prêter à l'expérience des relations spatiales des propriétés qui sont caractéristiques de notre connaissance (*knowledge-about*) de l'espace. Ils sont victimes de ce que l'on appellerait aujourd'hui le « sophisme de l'homoncule », en traitant des sensations inconscientes supposées comme si elles étaient identiques avec des états cognitifs, à ceci près que ceux-ci seraient soustraits à la conscience. Au contraire, James admet que les sensations rétinienne, comme toutes les sensations, sont spatiales dès le départ :

40. W. JAMES : ECR, p. 378

41. PP2, p. 281.

42. PP2, p. 281.

43. PP2, p. 275

44. PP1, p. 220 *sq.* Cf. Une excellente analyse dans E.E. REED, « Space Perception and the Psychologist's Fallacy in James's Principles, » in *Reflections on the Principles of Psychology: William James after a Century*, ed. Michael G. Johnson and Tracy B. Hanley (New Jersey : Laurence Elbaum Associates, 1990).

Les sensations rétinienne sont spatiales, et si elles ne l'étaient, aucune quantité de « synthèse » avec des sensations motrices toutes aussi dépourvues d'espace ne pourraient les rendre telles de façon intelligible. [...] En appelant la qualité en question une qualité *sensationnelle*, notre propre analyse a également nié que nous puissions l'analyser, mais a dit que ses antécédents étaient cérébraux, non psychiques – en d'autres mots que c'était une chose psychique *première* ⁴⁵.

Quand donc il construit sa théorie de l'espace contre Helmholtz, mais également contre l'idéalisme des relations internes de Green, James insiste sans cesse sur la nécessité de reconnaître la perception de relations : percevoir un espace est percevoir des relations qui ne sont ni ajoutées ni inférées par l'esprit ⁴⁶. Elles ne sont pas des fictions et leur réalité n'est pas un effet secondaire de la représentation. Cette position doit être défendue à la fois contre les sensualistes, qui alignent les sensations « comme des dominos » ⁴⁷, et contre les intellectualistes, qui transposent tout sur le plan des relations pensées, et ne voient pas que ces relations se produisent au niveau des sensations elles-mêmes ⁴⁸. Les sensations sont vagues, ramifiées ; une modification de sensation peut affecter directement un autre complexe de sensations ⁴⁹. Tout cela rapproche James des théoriciens qui affirment que les stimuli peuvent être à la fois complexes et relationnels : par exemple Hering sur le contraste ⁵⁰, Mach sur les « structures de mouvement » ⁵¹, et Stumpf, ce dernier point étant essentiel à la théorie de la perception visuelle et auditive de ce dernier ⁵². Quand donc James insiste sur la primauté de la sensation, il faut comprendre ce terme avec le sens précis qu'il a dans les *Principes*, et qui est irréductible à l'atomisme psychologique ⁵³. Ce sont les sensations elles-mêmes qui portent la relation. Tout l'argument transcendantal repose sur l'idée que l'Espace majuscule, l'unité continue unique, est présupposé par le simple fait que des objets puissent nous apparaître extérieurs les uns aux autres. Mais c'est exactement ce que James refuse :

A l'origine, nos expériences d'espace forment un chaos, à partir duquel nous n'avons aucune faculté immédiate qui nous permette de les en dégager. Les

45. PP2, p. 278.

46. PP2, p. 28.

47. PP1, p. 245.

48. *Ibid.*

49. PP2, p. 14.

50. PP2, p. 27.

51. Cf. William JAMES, *Essays in Psychology*, Works (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1983), p. 100-101 n.

52. Cf. *e.g.* C.O.W.J., vol. 5, p. 533.

53. PP2, p. 5.

objets de différents organes sensoriels, éprouvés ensemble, ne paraissent pas au premier abord être à l'intérieur de, le long de, ou loin en dehors des autres; ils ne sont ni continus ni discontinus spatialement, en aucun sens défini de ces termes. La même chose est presque aussi vraie des objets ressentis par différentes parties du même organe avant que la discrimination n'ait fini son travail ⁵⁴.

Il faudrait se garder de voir là une simple spéculation philosophique; les *Principes* fourmillent de descriptions phénoménologiques de ces espaces à l'intérieur desquels quelques relations peuvent se nouer, sans pourtant que les relations de ces espaces aux autres espaces sensibles soit données d'emblée :

On peut difficilement dire que l'on connaît les dimensions et directions internes de l'espace qui se trouve à l'intérieur de notre bouche – lui qui est connu si intimement et mesuré si exactement par son habitante, la langue – en relation exacte avec celles du monde à l'extérieur. Il forme à lui-même presque un petit monde ⁵⁵.

Que l'on parle d'un sens particulier ou des différents organes sensoriels, le même problème ne cesse de se reposer : les différents espaces visuel, tactile, proprioceptif ne peuvent être localisés les uns par rapport aux autres; au sein d'un même régime perceptif, il n'y a pas d'organisation première et évidente des différents aspects. Il y a d'abord des espaces, et aucun Espace n'est là pour articuler leurs diverses dimensions : tous sont spacieux avant d'être *dans* un espace. En fait, s'il y a un rapport entre ces espaces, il tient dans une loi d'*entexpression* : chacun peut être le signe des autres, sans que l'on puisse assigner une couche de l'espace qui serait première par rapport aux autres. Il y aurait donc lieu de parler ici d'un soubassement pragmatique de l'espace, car l'espace qui sert de marqueur aux autres va être préféré, dit James, pour des raisons pratiques : une des sensations se détache des autres et devient leur porte-parole :

Dans cette coalescence en une « chose », une des sensations coalescentes est tenue pour la chose, les autres sensations sont prises pour des propriétés plus ou moins accidentelles, ou modes d'apparence. La sensation qui est choisie pour être la chose est en substance la plus constante ou la plus importante pratiquement du lot; la plupart du temps, c'est la dureté ou le poids ⁵⁶.

En ce sens, des espaces peuvent bien être « repliés » les uns dans les autres, mais ce n'est qu'au sein de la pratique et il n'y a nulle formule uni-

54. PP2, p. 181.

55. *Ibid.*

56. PP2, p. 184.

que de cette dernière. Il y a bien entendu un espace plus vaste que celui de la dent, de la canne, et des autres exemples que James analyse de façon passionnante, mais cet espace est dernier et non premier. Il est construit morceau par morceau :

Cet espace plus vaste, cependant, est un objet de conception plutôt que d'intuition directe, et porte toutes les marques de sa construction fragmentaire par l'esprit. L'aveugle le forme à partir d'expériences tactiles, locomotrices, et auditives, les hommes qui voient à partir d'expériences visuelles presque exclusivement ⁵⁷.

On oppose donc faussement James et Bradley quand on les situe trop vite sur le champ de bataille des relations externes et des relations internes. Bradley n'a jamais soutenu une thèse des relations internes autrement que sur un plan stratégique. Le prototype de la relation externe, la relation spatiale, de juxtaposition, d'adjacence, ne s'abîme pas dans l'absolu de la chose ou dans l'esprit du sujet qui les poserait. Il est vrai en revanche que James combat parfois en Bradley un représentant de cette position, mais cela vaut particulièrement pour les cas où la thèse de Bradley rejoint la thèse de Green sur l'affirmation de *l'irréalité des relations*. On peut alors leur répondre à partir du terrain que fournissaient les *Principes de la psychologie*. Ce n'est d'ailleurs qu'une fois ce préalable posé, et une fois ces fausses oppositions écartées, que l'on peut mesurer la tâche véritable qui attendait James lorsque, dans les « carnets Miller-Bode », il a tenté d'articuler sa psychologie et son empirisme radical.

Abréviations des oeuvres de James

William JAMES, *The Works of William James*, Ed. Frederick Buckhardt, Cambridge (EU), HUP, 1975-1988; Volume 1 *Pragmatism* (1975) [=W, P, #]; Volume 2 *The Meaning of Truth* (1975) [=W, MT, #]; Volume 3 *Essays in Radical Empiricism* (1976) [=W, ERE]; Volume 4 *A Pluralistic Universe* (1977) [=W, PU]; Volume 5 *Essays in Philosophy* (1978) [=W, Eph]; Volume 6 *The Will To Believe* (1979) [=W, WB]; Volume 7 *Some Problems of Philosophy* (1979) [=W, SPP]; Volume 9 *Essays in Religion and Morality* (1982) [=W, ERM]; Volume 10 *Talks to Teachers on Psychology* (1983) [=W, TT]; Volume 11 *Essays in Psychology* (1983) [=W, EPs]; Volume 12 *Psychology: The Briefer Course* (1984) [=W, Ps]; Volume 13 *The Varieties of Religious Experience* (1985) [=W, VRE]; Volume 14 *Essays in*

57. PP2, p. 185.

Psychical Research (1986) [=W, EPR]; Volume 15 *Essays, Comments and Reviews* (1987) [=W, ECR]; Volume 16 *Manuscript Lectures* (1988) [=W, ML]; Volume 17 *Manuscripts, Essays and Notes* (1988) [=MEN]. Pour les *Principles of Psychology*, je me réfère à l'édition de 1890, notée PP. *Correspondance*: William James, Elizabeth M. Berkeley, and Ignas K. Skrupskelis, ed. *The Correspondence of William James* (1994-, 10 Volumes published). Charlottesville, Va. London: University Press of Virginia. (= COWJ #: #).

Résumé: *La thèse du présent article est que l'opposition factice entre James, représentant supposé des « relations externes », d'une part, et Bradley, représentant supposé des « relations internes », d'autre part, est due à une mauvaise appréhension des thèses de ce dernier. Ce premier contresens conduit alors à manquer le propos même de James. En prenant pour fil conducteur les relations qui semblent les plus adventices, les relations spatiales, et en particulier les relations de position, nous allons voir que la thèse de Bradley ne porte pas tant sur l'intériorité des relations aux substances que sur le caractère dialectique de toute relation. Cette controverse entre James et Bradley gagne à être lue à la lumière d'une autre forme de critique que James a formulée, très tôt, mais à l'égard de Thomas H. Green cette fois, dans les essais qui préparent les Principes de la psychologie. La seconde section est consacrée à cette première ébauche de la critique du monisme des relations internes, dans les textes psychologiques sur l'espace.*

Mots-clés: *W. James. F.H. Bradley. T.H. Green. Relations. Espace. Psychologie.*

Abstract: *I claim that the crude opposition between James, alleged champion of the « external relations » thesis and Bradley, alleged champion of the « internal relations » thesis, is founded on a misunderstanding of the conceptions of the latter. This first misunderstanding leads to miss the very point of James's texts on this topic. The treatment of space relations, the most « external » of all, shows that Bradley is not concerned with the inherence of relations to substances but with their dialectical character. Some light on this controversy can be cast by the examination of James's early critique of T.H. Green, in the preparatory essays for the Principles. The second section is devoted to this first sketch of the critique of « internal relations » monism, in the psychological papers on Space.*

Key words: *W. James. F.H. Bradley. T.H. Green. Relations. Space. Psychology.*